

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1889

SANS MÈRE

—o—
QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAT DE LA GUIRASSE

(Suite)

—Non, dit Pierre, je ne vous pardonne pas !... Et cela, Eugène Gages, non pas, parce que vous avez porté un deuil éternel dans ma maison où vous n'aviez recueilli que des bienfaits ; non pas, parce que mon frère a été lâchement assassiné par vous ; non pas parce que ma sœur a souffert, que vous lui avez volé sa fille ; que j'ai été, moi, accusé et soupçonné ; que vous avez failli me voler mon honneur, mon bien le plus cher... mais parce que le repentir de vos crimes n'est pas dans votre cœur.

Vous voulez voir votre fille... rien que cela... Et en vous il n'y a pas un bon sentiment, pas un mot de regret, de remords, pour tout le mal fait !...

Eh bien, si Dieu a mis cet amour paternel si grand dans votre âme gangrenée, c'est par là qu'il veut que vous soyez puni, c'est par là que vous le serez !...

Cette parole mesurée, presque calme, mais derrière laquelle on sentait une décision irrévocable, faisait une peur atroce à l'assassin.

Il éleva ses mains vers M. de Sauves.

—Grâce, patron !... murmura-t-il en lui donnant presque inconsciemment le même nom qu'autrefois. Grâce au nom de ma pauvre femme que vous aimiez !...

—Ne parlez pas d'elle... Ne profanez pas ainsi le souvenir de la sainte et malheureuse créature que vous avez tuée !...

Non, il n'y aura pas plus de grâce et de pitié pour vous, que vous n'en avez eu pour les autres.

Votre fille va mourir et vous ne la reverrez pas !... Elle s'en ira dans l'éternité sans que vous ayez reçu d'elle le suprême baiser de l'enfant !...

—Et moi, dit à son tour l'inconnu qui n'avait point encore parlé, croyez-vous que je ne veuille pas essayer de vous rendre tout à fait l'honneur, monsieur de Sauves, en demandant à la justice de notre pays encore une autre punition que celle-là, pour l'assassin qui jadis vous a accusé ?...

Eugène Gages leva ses yeux hagards.

On eût pu entendre ses dents s'entrechoquer violemment.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ? demanda-t-il en balbutiant.

—M. Marais, l'ancien chef de la sûreté, celui dont la mission pendant dix ans a été d'arrêter les bandits, et d'en faire faire justice.

C'était en effet M. Marais, qui était venu à l'heure du déjeuner ainsi qu'il l'avait dit à Suzanne, afin de voir le visage de Jonathan Pierce.

Entré pendant la conversation de Suzanne et de l'assassin, il avait trouvé Pierre de Sauves dans la pièce voisine.

L'ingénieur, silencieusement, avait serré sa main, et lui avait dit ce seul mot :

—Restez !

Le chef avait obéi.

Mais Jonathan Pierce ne savait point que les crimes sont prescrits au bout dix ans.

Il crut qu'il allait être arrêté, comme l'avait été Pierre de Sauves, emprisonné, jugé, et probablement condamné.

Sa fille morte, que lui faisait la vie !...

Sa résolution fut rapidement prise.

Une panoplie était à portée de sa main ; il prit un long couteau japonais, et avant qu'on ait pu prévenir son mouvement, même apercevoir son geste, avec cette énergie farouche qui était le fond même de son caractère, il l'avait enfoncé dans sa poitrine.

Tout de son long il tomba sur le parquet, sans un cri, sans un gémissement.

Mais par terre, il ouvrit les yeux une dernière fois :

—Vous êtes tous vengés, dit-il. Je suis... en effet... un bien grand misérable !... Pardon !...

Un flot de sang noir monta à ses lèvres, une dernière convulsion le secoua, puis il demeura immobile...

Il était mort.

La voix de Robert, d'en haut appelait, disant : —Papa, Suzanne, montez vite, vite !...

—Allez, dit M. Marais, que votre sœur ne voit pas ce spectacle, je me charge de tout.

La jeune gouvernante et Pierre s'éloignèrent rapidement tous les deux.

Un spectacle déchirant les attendait au premier étage.

Georgette, relevée sur ses oreillers, râlait, soutenue par Clotilde.

Au pied du lit, Adèle sanglotait.

L'enfant qui se mourait, en effet, ne lui devait-elle pas cette deuxième vie physique que donne l'allaitement ?...

Cette vie morale que donnent dix-sept ans d'adorations et de soins !...

A cette minute suprême, l'excellente créature ne voyait, ne sentait pas autre chose.

—Où est Robert ? murmura l'agonisante.

—Il est allé chercher son père, lui répondit doucement Clotilde en essuyant les yeux et le visage de la mourante.

Tenez, le voici justement avec M. de Sauves et Mlle Suzanne.

Un divin sourire monta aux lèvres décolorées de la pauvre enfant.

—Approchez-vous tous, dit-elle, très près, puisque vous n'avez pas peur de moi.

Bien, merci. Ecoutez-moi, je n'ai plus beaucoup de forces.

Toi, chère maman si bonne, mon oncle, Suzanne, qui m'avez élevée avec tant d'amour, pardonnez-moi de ne pas vous avoir assez aimés !... Je n'étais pas comme vous... Je ne sais pas quoi me poussait... se révoltait toujours en moi !...

Pardonnez-moi, aujourd'hui tout est fini !...

Adèle pleurait toujours, Pierre et Suzanne bouleversés par la scène qui venait de se passer en bas, devant leurs yeux, ne trouvaient pas une parole à répondre.

La jeune fille prit la main de Clotilde ;

—Vous m'avez bien soignée, dit-elle, sans avoir peur de mon épouvantable maladie, votre dévouement a été admirable... Merci !... Je vous dois quelques chose en retour !...

Et toi, Robert, continua-t-elle au bout de quelques instants, veux-tu me pardonner aussi de t'avoir fait souffrir, de t'avoir tourmenté, de m'être imposée par force à toi ?...

J'avais une excuse, vois-tu, je t'aimais !...

Elle s'arrêta à bout de forces.

—Vis, guéris-toi, ma chère petite, s'écria le fils de Pierre, généreux et bon comme tous les siens, et qui avec la pitié plus tendre de la jeunesse, oubliait tout, pour ne plus voir qu'une chose :

Les souffrances et la mort de cette malheureuse enfant !...

Guéris-toi, ma pauvre Georgette, et nous tous ici qui t'aimons, nous ferons l'impossible pour que tu sois heureuse.

—Ce serait un grand malheur que je guérisse, dit-elle, gravement, il vaut mieux que je meure, quoique tu aies l'âme assez grande pour désirer mon rétablissement...

Non, Dieu fait bien ce qu'il fait !...

Quant à toi, mon cher cousin, mon frère bien-aimé, je veux que tu conserves le dernier souvenir bon de ta petite amie d'enfance. Donne-moi ta main.

Il la lui tendit.

—Tu es étonné, dit-elle, je le vois à tes yeux. Mais les mourants ont l'oreille fine.

Quand vous me croyiez endormie, je vous ai entendus souvent, Suzanne et toi... Tu aimes Clotilde... je le sais...

Que maman te la donne pour femme !...

Elle est parfaite, celle-là !...

Et quand vous serez heureux, plus tard, dites-

vous que je n'ai pas maudit votre bonheur, au contraire !... Vous vous valez tous les deux !...

Elle retomba épuisée.

Tout le monde pleurait, tandis que Pierre se disait :

—A cette minute suprême, c'est l'âme d'ange de sa mère qui est revenue en elle, et qui rachète ce qu'elle nous a fait souffrir.

—Où est donc mon grand ami ? demanda la petite mourante d'une voix qui s'embrouillait.

On n'eut pas le regret de refuser à son agonie la présence du misérable qui venait de se faire justice.

Le délire la prit peu à peu, elle perdit complètement la conscience de ce qui l'entourait, et vers la nuit, elle s'éteignit sans douleurs ni secousses, après avoir levé un regard très doux, très bon vers Adèle, et lui avoir souri par deux fois.

ÉPILOGUE

Le soir même, M. Marais fit enlever le corps d'Eugène Gages pour le transporter à l'Hôtel-Continental où il demeurerait.

Pierre de Sauves désira que rien ne transpirât du dernier drame qui s'était dénoué par la mort du misérable.

Son affaire si douloureuse jadis était oubliée !...

A quoi bon rouvrir toutes ces plaies si cuisantes ?...

Est-ce que la vie de Pierre, si pure, si droite, si honorable n'avait pas porté ses fruits ?...

Est-ce que dans l'esprit de chacun un seul doute pouvait subsister concernant son absolue droiture ?...

On accrédita le bruit que sir Jonathan Pierce s'était tué dans un accès de désespoir, causé par la mort si imprévue de l'enfant qu'il adorait.

C'était d'ailleurs un peu la vérité.

Cette chose parfaitement crue par les domestiques de la maison, soutenue par M. Marais et la famille de Sauves, ne trouva nulle part de contradicteurs.

Quoiqu'un testament instituât Mlle Chaniers sa légataire universelle et que par la mort de Georgette, arrivée après celle de sir Jonathan, la fortune de ce dernier dût revenir à Adèle, ni Mme Chaniers, ni Pierre n'en voulurent un centime, on le comprend.

Ils exigèrent que sir James la gardât tout entière.

Celui-ci, qui ne connut jamais un mot de la personnalité véritable de son cousin, finit par l'accepter.

Deux mois après ces événements, Robert devenait l'heureux mari de Clothilde.

Adèle eût désiré bien vivement pouvoir arriver à prouver la substitution qui pendant dix-sept ans lui avait fait élever une étrangère à la place de sa fille véritable. L'idée que sa Clothilde serait souillée toute sa vie de ce nom odieux lui était aussi douloureuse que répugnante.

Mais pour arriver à une rectification d'état civil, il eût fallu tant de démarches ; soulever tant de bruit, de scandales, et peut-être de douleurs, que Pierre, dans sa sagesse, finit par faire renoncer sa sœur à son idée.

—Une jeune fille perd sa personnalité dans celle de son mari, lui dit-il. En devenant la femme de notre fils, elle devient notre fille aux yeux du monde, comme elle l'est déjà par le sang, que fait un nom ?...

Et puis, qui saura que le Gages dont elle passe pour être issue est celui qui nous a fait tant de mal ?...

Celui-là même personne ne le connaît, et ceux qui l'ont soupçonné autrefois d'être l'auteur d'un crime, l'ont oublié.

Clotilde Gages ?... Qu'importe !...

C'est Mme Robert de Sauves qu'elle sera désormais, c'est-à-dire notre joie, notre honneur, notre présent et notre avenir, la consolation de nos douleurs, la paix de nos derniers jours.

Et il avait raison, Pierre de Sauves.

En attendant l'ange que Clotilde de Sauves va donner prochainement à son mari, Adèle et Pierre ont tout oublié de ce qui n'est pas l'heure actuelle...

Ni les affaires que Robert dirige merveilleuse-